

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN (en habit de campagne), SGANARELLE (en médecin).

SGANARELLE. Ma foi, monsieur, avouez que j'ai eu raison, et que vous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'était point du tout à propos, et ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

DON JUAN. Il est vrai que te voilà bien : et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE. Oui. C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais sachez-vous, monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme ?

DON JUAN. Comment donc ?

SGANARELLE. Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

DON JUAN. Tu leur as répondu que tu n'y entendais rien ?

SGANARELLE. Moi ? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit ; j'ai raisonné sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun.

DON JUAN. Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés ?

SGANARELLE. Ma foi, monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper ; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure ; et ce serait une chose plaisante, si les malades guérissaient, qu'on m'en vint remercier.

DON JUAN. Et pourquoi non ? Par quelle raison n'aurais-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins ? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès ; et tu peux profiter comme eux du bonheur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.

SGANARELLE. Comment, monsieur ! vous êtes aussi impie en médecine ?

DON JUAN. C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

SGANARELLE. Quoi ! vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique ?

DON JUAN. Et pourquoi veux-tu que j'y croie ?

SGANARELLE. Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin émétique fait bruiser ses fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits ; et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

DON JUAN. Et quel ?

SGANARELLE. Il y avait un homme qui depuis six jours était à l'agonie ; on ne savait plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien ; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

DON JUAN. Il réchappa, n'est-ce pas ?

SGANARELLE. Non, il mourut.

DON JUAN. L'effet est admirable !

SGANARELLE. Comment, il y avait six jours entiers qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?

DON JUAN. Tu as raison.

SGANARELLE. Mais laissons là la médecine, où vous ne croyez point, et parlons des autres choses ; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

DON JUAN. Eh bien ?

SGANARELLE. Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez pas du tout au ciel ?

DON JUAN. Laissons cela.

SGANARELLE. C'est à-dire que non. Et à l'enfer ?

DON JUAN. Eh !

SGANARELLE. Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît ?

DON JUAN. Oui, oui.

SGANARELLE. Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie ?

DON JUAN. Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE. Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, le moine bourru, qu'en croyez-vous ? Eh !

DON JUAN. La peste soit du fat !

SGANARELLE. Eh ! voilà ce que je ne puis souffrir : car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru ; et je me ferais pendre pour celui-là. Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde. Qu'est-ce donc que vous croyez ?

DON JUAN. Ce que je crois ?

SGANARELLE. Oui.

DON JUAN. Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE. La belle croyance et les beaux articles de foi que voilà ! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique ? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais, avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même ? Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire ? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée, sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre ? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces... ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là et qui... Oh ! dame ! interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurais disputer si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

DON JUAN. J'attends que ton raisonnement soit fini.

SGANARELLE. Mon raisonnement est qu'il y a à quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauraient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut ? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, tourner...

(Il se laisse tomber en tournant.)

DON JUAN. Bon ! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

SGANARELLE. Morbleu ! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous : croyez ce que vous voudrez ; il m'importe bien que vous soyez damné !

DON JUAN. Mais, tout en raisonnant, je crois que nous sommes égarés. Appelez un peu cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

## SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE.

SGANARELLE. Holà ! ho ! l'homme ! ho ! mon compère ! ho ! l'ami ! un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE. Vous n'avez qu'à suivre cette route, messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt : mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

DON JUAN. Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE. Si vous vouliez me secourir, monsieur, de quelque aumône...

DON JUAN. Ah ! ah ! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE. Je suis un pauvre homme, monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DON JUAN. Eh ! prie le ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE. Vous ne connaissez pas monsieur, bonhomme ; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

DON JUAN. Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

LE PAUVRE. De prier le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DON JUAN. Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

LE PAUVRE. Hélas ! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DON JUAN. Tu te moques : un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE. Je vous assure, monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DON JUAN. Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE. Ah ! monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

DON JUAN. Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or, oui ou non ; en voici un que je te donne si tu jures. Tiens : il faut jurer.

LE PAUVRE. Monsieur...

DON JUAN. A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE. Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

DON JUAN. Prends, le voilà, prends, te dis-je ; mais jure donc !

LE PAUVRE. Non, monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DON JUAN. Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. (Regardant dans la forêt.) Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ! La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

(Il met l'épée à la main, et court au lieu du combat.)

## SCÈNE III.

SGANARELLE.

Mon maître est un vrai enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas. Mais, ma foi, le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

## SCÈNE IV.

DON JUAN, DON CARLOS, SGANARELLE (au fond du théâtre).

DON CARLOS (remettant son épée). On voit par la fuite de ces voleurs de quel secours est votre bras. Souffrez, monsieur, que je vous rende grâce d'une action si généreuse, et que...

DON JUAN. Je n'ai rien fait, monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures ; et l'action de ces coquins était si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains ?

DON CARLOS. Je m'étais, par hasard, égaré d'un frère et de tous ceux de notre suite ; et, comme je cherchais à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auraient fait autant de moi.

DON JUAN. Votre dessein était-il d'aller du côté de la ville ?

DON CARLOS. Oui, mais sans y vouloir entrer ; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisque enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume ; et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au déreglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

DON JUAN. On a cet avantage qu'on fait courir le même risque et passer aussi mal le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur. Mais ne serait-ce point une indiscrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire ?

DON CARLOS. La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret ; et lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, monsieur, je ne feindrai

point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger est une sœur séduite et enlevée d'un couvent, et que l'auteur de cette offense est un don Juan Tenorio, fils de don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet qui nous a dit qu'il sortait à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avait pris le long de cette côte ; mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

DON JUAN. Le connaissez-vous, monsieur, ce don Juan dont vous parlez ?

DON CARLOS. Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu, et je l'ai seulement oui dépendre à mon frère : mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie...

DON JUAN. Arrêtez, monsieur, s'il vous plaît ; il est un peu de mes amis, et ce serait à moi une espèce de lâcheté que d'en oïr dire du mal.

DON CARLOS. Pour l'amour de vous, monsieur, je n'en dirai rien du tout ; et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connaissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal : mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

DON JUAN. Au contraire, je vous y veux servir et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de don Juan, je ne puis pas m'en empêcher, mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

DON CARLOS. Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures ?

DON JUAN. Toute celle que votre honneur peut souhaiter ; et, sans vous donner la peine de chercher don Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, et quand il vous plaira.

DON CARLOS. Cet espoir est bien doux, monsieur, à des cœurs offensés ; mais, après ce que je vous dois, ce me serait une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

DON JUAN. Je suis si attaché à don Juan, qu'il ne saurait se battre que je ne me batte aussi. Mais enfin j'en réponds comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paraisse et vous donne satisfaction.

DON CARLOS. Que ma destinée est cruelle ! faut-il que je vous doive la vie, et que don Juan soit de vos amis !...

## SCÈNE V.

DON ALONSE, DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON ALONSE (parlant à ceux de sa suite, sans voir don Carlos ni don Juan). Faites boire à mes chevaux, et qu'on les amène après nous : je veux un peu marcher à pied. (Les apercevant tous deux.) O ciel ! que vois-je ici ! Quoi ! mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel !

DON CARLOS. Notre ennemi mortel !

DON JUAN (mettant la main sur la garde de son épée). Oui, je suis don Juan moi-même, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

DON ALONSE (mettant l'épée à la main). Ah ! traître, il faut que tu perisses, et...

(Sganarelle court se cacher.)

DON CARLOS. Ah ! mon frère, arrêtez ! je lui suis redevable de la vie ; et, sans le secours de son bras, j'aurais été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

DON ALONSE. Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance ? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun mérite pour engager notre âme ; et, s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnaissance, mon frère, est ici ridicule ; et, comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

DON CARLOS. Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre ; et la reconnaissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure ; mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir durant quelques jours du fruit de son bienfait.

DON ALONSE. Non, non : c'est hasarder notre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir ; le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures ; et, si vous répondez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

DON CARLOS. De grâce, mon frère...

DON ALONSE. Tous ces discours sont superflus; il faut qu'il meure.

DON CARLOS. Arrêtez, vous dis-je, mon frère; je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours, et je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit; et je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

DON ALONSE. Quoi! vous prenez le parti de notre ennemi contre moi! et, loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur!



Il est vrai que te voilà bien, et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

ACTE III, SCÈNE I.

DON CARLOS. Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime, et ne veuons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frère, demeurer redevable à mon ennemi, et je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toutes choses. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante: au contraire, elle en tirera de l'avantage; et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paraître plus juste aux yeux de tout le monde.

DON ALONSE. O l'étrange faiblesse, et l'aveuglement effroyable, de hasarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique!

DON CARLOS. Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur; je sais à quoi il nous oblige: et cette suspension d'un jour, que ma reconnaissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur

que j'ai de le satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous; et vous devez juger par là du reste, croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connaissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire, il en est de violents et de sanglants: mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par don Juan; songez à me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne me dois plus qu'à mon honneur.

DON JUAN. Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

DON CARLOS. Allons, mon frère, un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.

### SCÈNE VI.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN. Holà! eh! Sganarelle!

SGANARELLE (sortant de l'endroit où il s'était caché). Plait-il?

DON JUAN. Comment! coquin, tu fuis quand on m'attaque!

SGANARELLE. Pardonnez-moi, monsieur, je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.

DON JUAN. Peste soit l'insolent! couvre au mois ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie?

SGANARELLE. Moi? non.

DON JUAN. C'est un frère d'Elvire.

SGANARELLE. Un...

DON JUAN. Il est assez honnête homme; il en a bien usé; et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE. Il vous serait aisé de pacifier toutes choses.

DON JUAN. Oui; mais ma passion est usée pour donc Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais; et je ne saurais me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles; et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE. Vous ne le savez pas?

DON JUAN. Non, vraiment.

SGANARELLE. Bon! c'est le tombeau que le commandeur faisait faire lorsque vous le tuâtes.

DON JUAN. Ah! tu as raison. Je ne savais pas que c'était de ce côté-ci qu'il était. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du commandeur, et j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE. Monsieur, n'allez point là.

DON JUAN. Pourquoi?

SGANARELLE. Cela n'est pas civil d'aller voir un homme que vous avez tué.

DON JUAN. Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grâce, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(Le tombeau s'ouvre, et l'on voit la statue du commandeur.)

SGANARELLE. Ah! que cela est beau! les belles statues! le beau marbre! les beaux piliers! Ah! que cela est beau! Qu'en dites-vous, monsieur?

DON JUAN. Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; et, ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE. Voici la statue du commandeur.

DON JUAN. Parbleu! le voilà bon avec son habit d'empereur romain!

SGANARELLE. Ma foi, monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feraient peur si j'étais tout seul; et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

DON JUAN. Il aurait tort; ce serait mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demandez-lui s'il veut venir souper avec moi.

SGANARELLE. C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

DON JUAN. Demandez-lui, te dis-je.

SGANARELLE. Vous moquez-vous? ce serait être fou que d'aller parler à une statue.

DON JUAN. Fais ce que je te dis.

SGANARELLE. Quelle bizarrerie! Seigneur commandeur... (A part.) Je ris de ma sottise; mais c'est mon maître qui me le fait faire. (Haut.) Seigneur commandeur, mon maître don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. (La statue baisse la tête.) Ah!

DON JUAN. Qu'est-ce? Qu'as-tu? Dis donc? Veux-tu parler?

SGANARELLE (baissant la tête comme la statue). La statue!...

DON JUAN. Eh bien! que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE. Je vous dis que la statue!...

DON JUAN. Eh bien! la statue? Je t'assomme si tu ne parles.

SGANARELLE. La statue m'a fait signe!

DON JUAN. La peste le coquin!

SGANARELLE. Elle m'a fait signe, vous dis-je; il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

DON JUAN. Viens, maraud, viens. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie. Prends garde. Le seigneur commandeur voudrait-il venir souper avec moi?

(La statue baisse encore la tête.)

SGANARELLE. Je ne voudrais pas en tenir dix pistoles. Eh bien! monsieur?

DON JUAN. Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE (seul.) Voilà de mes esprits forts qui ne veulent rien croire.

### ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de don Juan.

### SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

DON JUAN (à Sganarelle). Quoi qu'il en soit, laissons cela: c'est une bagatelle; et nous pouvions avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

SGANARELLE. Eh! monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête; et je ne doute point que le ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, et pour vous retirer de...

DON JUAN. Ecoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottises morales, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, et te rouer de mille coups. M'entends-tu bien?

SGANARELLE. Fort bien, monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours: vous dites les choses avec une netteté admirable.

DON JUAN. Allons, qu'on me fasse souper le plus tôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

### SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

LA VIOLETTE. Monsieur, voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE. Bon! voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent? Et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE. Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE. Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN. Non; au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire céler aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

### SCÈNE III.

DON JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN. Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir! et que je veux du mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avais donné ordre qu'on ne me fit parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.



Monsieur Dimanche, allons, asseyez-vous.

ACTE IV, SCÈNE III.

M. DIMANCHE. Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN (parlant à la Violette et à Ragotin). Parbleu, coquins! je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. DIMANCHE. Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN (à M. Dimanche). Comment! vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis!

M. DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

DON JUAN. Allons vite, un siège pour M. Dimanche.

M. DIMANCHE. Monsieur, je suis bien comme cela.  
 DON JUAN. Point, point; je veux que vous soyez assis contre moi.  
 M. DIMANCHE. Cela n'est point nécessaire.  
 DON JUAN. Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.  
 M. DIMANCHE. Monsieur, vous vous moquez, et...  
 DON JUAN. Non, non; je sais ce que je vous dois; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.  
 M. DIMANCHE. Monsieur...  
 DON JUAN. Allons, asseyez-vous.  
 M. DIMANCHE. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...  
 DON JUAN. Mettez-vous là, vous dis je.  
 M. DIMANCHE. Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...  
 DON JUAN. Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.  
 M. DIMANCHE. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...  
 DON JUAN. Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien!  
 M. DIMANCHE. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...  
 DON JUAN. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.  
 M. DIMANCHE. Je voudrais bien...  
 DON JUAN. Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?  
 M. DIMANCHE. Fort bien, monsieur, Dieu merci.  
 DON JUAN. C'est une brave femme.  
 M. DIMANCHE. Elle est votre servante, monsieur. Je venais...  
 DON JUAN. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?  
 M. DIMANCHE. Le mieux du monde.  
 DON JUAN. La jolie petite fille que c'est! je l'aime de tout mon cœur.  
 M. DIMANCHE. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...  
 DON JUAN. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?  
 M. DIMANCHE. Toujours de même, monsieur. Je...  
 DON JUAN. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?  
 M. DIMANCHE. Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.  
 DON JUAN. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.  
 M. DIMANCHE. Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...  
 DON JUAN (lui tendant la main). Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?  
 M. DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur.  
 DON JUAN. Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.  
 M. DIMANCHE. Vous m'honorez trop. Je...  
 DON JUAN. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.  
 M. DIMANCHE. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.  
 DON JUAN. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.  
 M. DIMANCHE. Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur...  
 DON JUAN. Or çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?  
 M. DIMANCHE. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...  
 DON JUAN (se levant). Allons, vite, un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.  
 M. DIMANCHE (se levant aussi). Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...  
 (Sganarelle ôte les sièges promptement.)  
 DON JUAN. Comment! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.  
 M. DIMANCHE. Ah! monsieur...  
 DON JUAN. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.  
 M. DIMANCHE. Si...  
 DON JUAN. Voulez-vous que je vous reconduise?  
 M. DIMANCHE. Ah! monsieur, vous vous moquez. Monsieur...  
 DON JUAN. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie, encore une fois, d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.  
 (Il sort.)

## SCÈNE IV.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE. Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.  
 M. DIMANCHE. Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.  
 SGANARELLE. Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous; et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton; vous verriez de quelle manière...  
 M. DIMANCHE. Je le crois. Mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.  
 SGANARELLE. Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.  
 M. DIMANCHE. Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.  
 SGANARELLE. Fi! ne parlez pas de cela.  
 M. DIMANCHE. Comment! je...  
 SGANARELLE. Ne sais-je pas bien que je vous dois?  
 M. DIMANCHE. Oui; mais...  
 SGANARELLE. Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.  
 M. DIMANCHE. Mais mon argent?  
 SGANARELLE (prenant M. Dimanche par le bras). Vous moquez-vous?  
 M. DIMANCHE. Je veux...  
 SGANARELLE (le tirant). Hé!  
 M. DIMANCHE. J'entends...  
 SGANARELLE (le poussant vers la porte). Bagatelle!  
 M. DIMANCHE. Mais...  
 SGANARELLE (le poussant encore). Fi!  
 M. DIMANCHE. Je...  
 SGANARELLE (le poussant tout à fait hors du théâtre). Fi! vous dis-je.

## SCÈNE V.

DON JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE (à don Juan). Monsieur, voilà monsieur votre père.  
 DON JUAN. Ah! me voici bien! il me fallait cette visite pour me faire enrager.

## SCÈNE VI.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS. Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre; et, si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous fait, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nonpareilles, je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage; cette suite continuelle de méchantes affaires qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! ne rongissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble lorsque nous vivons en infâme? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Ainsi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et

cet éclat de leurs actions, qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né; ils vous désavouent pour leur sang; et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejait sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse; que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait; et que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur, qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque, qui vivrait comme vous.

DON JUAN. Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

DON LOUIS. Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme: mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions; que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes déréglés, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

## SCÈNE VII.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN (adressant encore la parole à son père, quoiqu'il soit sorti). Eh! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils.

(Il se met dans un fauteuil.)

SGANARELLE. Ah! monsieur, vous avez tort.

DON JUAN (se levant). J'ai tort!

SGANARELLE (tremblant). Monsieur...

DON JUAN. J'ai tort!

SGANARELLE. Oui, monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre? J'admire votre patience; et, si j'avais été à votre place, je l'aurais envoyé promener. (Bas, à part.) O complaisance maudite! à quoi me réduis-tu!

DON JUAN. Me fera-t-on souper bientôt?

## SCÈNE VIII.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN. Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

DON JUAN. Que pourrait-ce être?

SGANARELLE. Il faut voir.

## SCÈNE IX.

DOME ELVIRE (voilée), DON JUAN, SGANARELLE.

DOME ELVIRE. Ne soyez point surpris, don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite; et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étais ce matin. Ce n'est plus cette dome Elvire qui faisait des vœux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetait que menaces et ne respirait que vengeance. Le ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentais pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier, et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse

toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

DON JUAN (bas à Sganarelle). Tu pleures, je pense?

SGANARELLE. Pardonnez-moi.

DOME ELVIRE. C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, don Juan, je sais tous les déréglés de votre vie; et ce même ciel, qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver et de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenue, grâce au ciel, de toutes mes folles pensées; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongé les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurais une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devint un exemple funeste de la justice du ciel; et ce me sera une joie incroyable si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, don Juan, accordez-moi pour dernière faveur cette douce consolation; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; et si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et n'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamné à des supplices éternels.

SGANARELLE (à part). Pauvre femme!

DOME ELVIRE. Je vous ai aimé avec une tendresse extrême; rien au monde ne m'a été si cher que vous; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; et toute la récompense que je vous en demande c'est de corriger votre vie et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, don Juan, je vous le demande avec larmes: et si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE (à part, regardant don Juan). Cœur de tigre!

DOME ELVIRE. Je m'en vais après ce discours; et voilà tout ce que j'aurais à vous dire.

DON JUAN. Madame, il est tard, demeurez ici; on vous y logera le mieux qu'on pourra.

DOME ELVIRE. Non, don Juan; ne me retenez pas davantage.

DON JUAN. Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

DOME ELVIRE. Non, vous dis-je: ne perdons point de temps en discours superflus. Laissez-moi vite aller; ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.

## SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN. Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes, ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint?

SGANARELLE. C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous?

DON JUAN. Vite, à souper.

SGANARELLE. Fort bien.

## SCÈNE XI.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN (se mettant à table). Sganarelle, il faut songer à s'amender pourtant.

SGANARELLE. Oui-dà.

DON JUAN. Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGANARELLE. Oh!

DON JUAN. Qu'en dis-tu?

(Il sort.)